

SEULE

Cette image de ma mère. À l'époque, j'avais environ huit ans, elle en avait trente-cinq peut-être. Les dates de naissance, je ne les connais pas bien. Je ne sais pas trop. Mais c'est à peu près comme ça. Dans notre petite ville, il y avait des escaliers à n'en plus finir. Raides. Largés et en ciment. Avec une rampe métallique double au milieu. Ces escaliers, ils sont en ligne droite. Quand tu es en haut, tu mesures bien la distance qui t'attend. Quand tu es en bas, c'est pareil. Une espèce d'enfilade qui n'en finit pas. Des centaines de marches. Et nous, on habitait tout en haut. Et, tout en bas, c'était le marché. Voilà. Et, ma mère, elle ne travaillait pas. Enfin, elle n'avait pas d'emploi. Mais quatre enfants et un mari. Et, tous les jours, tous les jours, elle descendait au marché avec ses deux paniers. Et elle remontait avec ses deux paniers bien chargés et bien lourds. Et, parfois, les jours où il n'y avait pas école, je l'accompagnais avec mon frère qui avait juste un an de moins que moi. Et nous pouvions peut-être l'aider un peu. Ou peut-être lui compliquer un peu les choses, je ne sais pas. Mais j'aime bien croire qu'elle était plutôt heureuse qu'on soit avec elle. L'image qui me reste, c'est

les pas qu'elle faisait, d'une marche à l'autre, les pas lourds et lents, appliqués, de quelqu'un de chargé. Je vois encore sa robe plissée, à carreaux vichy. Cet effort anonyme dont nous étions les seuls témoins, cet effort quotidien.

C'est une image assez triste. Parce que ma mère, elle a toujours porté la tendresse de la famille sans le dire, sans que personne ne le remarque. Juste à force de donner tout ce qu'elle pouvait. Et, là, tous les jours, c'étaient ces marches. Combien de milliers ou de dizaines de milliers de marches dans sa vie ?

Tout ça pour nous, tout ça pour moi. Tout ça pour s'entendre dire, souvent, que c'était trop salé ou pas assez, trop cuit ou pas assez. Un temps où les légumes se lavaient et s'épluchaient, un temps où nous engloutissions en moins d'une heure ce qu'elle avait passé sa matinée à transpirer et à préparer.

Au marché, c'étaient les ruses de l'expérience pour acheter le meilleur au moindre coût. La petite branche de persil quémagée à chaque banc qui faisait un bouquet gratuit au bout du compte. C'était le choix du paysan à la balance romaine généreuse, l'œil aux aguets chez celui qui arrondissait facilement un compte en sa faveur. Ce n'était pas seulement les courses qu'elle assurait, c'était la course de nos vies. Une énergie intense et douce pourtant. Une force sans colère qui lui permettait de tout assumer. Les milliers de marches comme le reste. Les bouts de bonheur et le quotidien obstiné qui demandait toujours un effort de plus, qui demandait toujours un pas de mieux, un mot pour calmer une colère, apaiser un conflit. Ce quotidien qui lui rappelait toujours qu'elle n'était là que pour suivre une famille lancée

sur un train qu'elle ne pilotait pas. Mais c'est toujours elle qui assurait la paix du voyage. Au prix de la force incessante qu'elle déployait. Qu'a-t-elle su de l'amour que je lui portais pour ce qu'elle était ? Qu'a-t-elle su de ce que j'ai perçu de ce qu'elle était ? Il y a des mots qui ne se prononcent jamais.

Il y a cette allée de graviers. Je ne sais plus quel temps il faisait ce jour-là. Mais l'image qui me reste est celle d'un jour gris et froid. Une image sombre, plutôt sous-exposée. Elle est entre mon frère et moi. Petite, fragile, silencieuse. Droite, cependant. Elle se laisse guider. Nous tenons, chacun, un de ses bras. De part et d'autre de l'allée, je distingue vaguement les blocs gris qui la bordent. Des blocs de ciment, au ras du sol, qui laissent place à des allées.

Et nous suivons la nôtre, celle qui nous conduit à la tombe de sa fille, notre jeune sœur, celle qui était née quand nous étions déjà assez grands pour aller la voir dans son berceau à la maternité.

Tous les jours, elle descendait la voir à l'hôpital. Ça a duré un an. Et moi, quelquefois, j'étais là après avoir traversé la France. Un jour, elle m'avait dit, avant de prendre l'ascenseur pour sortir du parking, elle m'avait dit : « Tu crois qu'elle va s'en sortir, il faut qu'elle s'en sorte, ça serait trop terrible. »

Et, aujourd'hui, nous sommes là, à suivre ce cercueil dans ce jour gris. Nous sommes là, silencieux, étonnés de ne pas pleurer. Terrible ? Va savoir. Nous sommes rentrés à la maison. Et là, pour la première fois, pour la toute première fois, s'est produit un évènement qui devait s'amplifier, dégénérer. Je ne me rappelle plus des mots qui se sont échangés, je ne

me souviens plus de quoi il s'agissait. Si c'était une confusion, un oubli. Enfin peu importe le contenu. Ce dont je me souviens, c'est que j'ai compris la portée de l'évènement immédiatement. Je n'ai pas eu besoin de réfléchir, pas eu besoin d'en parler à qui que ce soit, pas eu besoin d'explications. J'ai compris qu'elle n'était plus tout à fait avec nous. Que, ce qui commençait en cet instant, c'était qu'elle avait coupé quelque chose de son rapport au monde. À partir de ce jour, elle n'a plus jamais souhaité un anniversaire. En septembre, je recevais toujours une carte. Mais, à partir de cette année-là, il n'y a plus rien eu. Les petits enfants qui étaient toujours gâtés n'ont plus eu leur place non plus dans le calendrier. Elle savait pourtant qui nous étions, elle prenait des nouvelles de tous quand elle nous voyait. Elle paraissait très présente pendant des heures. Et puis, soudain, à propos d'un évènement quelconque, c'était fini. Tu savais qu'elle ne faisait que semblant.

En fait, elle habitait ailleurs. Un jour comme ça, nous étions passés voir les parents en partant en vacances.

Dix fois au moins, dans l'après-midi, elle a manifesté par ces questions qu'elle ne savait pas que nous passions, sur le chemin des vacances. Tu avais beau le lui dire simplement, gentiment, de toutes façons, elle l'oubliait dans la seconde qui suivait. J'ai souvent pensé qu'ainsi la vie, pour elle, était moins terrible qu'elle ne l'avait craint. Mais je n'en suis pas bien sûr. Je ne suis pas bien sûr qu'elle ne vivait pas avec sa douleur, sans jamais le dire.

Un deuil à faire avant le deuil. Cette certitude que, désormais, ce que tu deviens, ce que tu feras, ce que tu es, tout cela ne compte plus pour elle. Elle est inaccessible aux

SEULE À SEUL

bonheurs qui peuvent te toucher, qui lui auraient fait plaisir il y a peu de temps. Elle est inaccessible, sans doute aussi, aux difficultés qui te toucheraient. Sans doute. Mais pas si sûr. En tout cas, tu peux faire ton deuil du bonheur de dire à ta mère que tu as réussi un truc et tu as compris qu'elle n'en sera plus jamais heureuse. Ailleurs. C'est vraiment ça l'impression. Il y a un mur qui s'est dressé. Définitivement. Et le jour où c'est son cercueil que nous avons suivi, nous avons simplement constaté ce que nous savions déjà. Que nous l'avions perdue en même temps que nous avons perdu notre sœur, sa petite fille.

« Boulanger ! ». Cet instant qui n'a peut-être jamais existé mais qui a traversé les années, traversé ma vie, qui existe encore. Cet instant où j'avais un an. Et que je ne connais que par ce que ma mère en racontait, régulièrement, avec un fier sourire de bonheur dans les yeux, pendant les réunions de famille.

Nous habitons à la campagne. Et, régulièrement, un commerçant passait avec sa camionnette. C'était un temps où l'on n'allait pas faire ses courses à *Carrefour*. *Carrefour* n'existait pas. Et les gens achetaient à l'étal du commerçant qui garait son véhicule à quelques pas de chez eux. Ce matin-là, donc, tandis que ma mère s'occupait de moi, un coup de klaxon a retenti. Le coup de klaxon habituel qui signalait l'arrivée de l'épicier, l'arrivée du boulanger. Bien entendu, à cet âge-là, je ne parlais pas encore. Et pourtant, selon ma mère, j'ai réagi au klaxon en disant distinctement « boulanger ».